

d'envoyer des caravanes à Pékin, dont les étrangers avaient été constamment éloignés avec des précautions très-mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étaient pliés aux mœurs et au gouvernement de la Chine, s'écartaient de ses maximes politiques.

xix.
La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, et s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

Cette condescendance n'adoucit pas les mœurs des Russes. On ne fit plus d'échanges avec ces barbares sur la frontière; et la caravane royale, qui se permettait la même férocité dans la capitale, fut également proscrite.

L'ambassadeur Sava fut assez habile ou assez heureux pour rendre en 1727 à la Russie un commerce dont elle se promettait de grands avantages; mais on mit à cette faveur quelques modifications. La cour de Pétersbourg fut de nouveau autorisée à envoyer de trois en trois ans une caravane à Pékin, mais sous la condition qu'elle ne pourrait être composée que de deux cents hommes. Cette stipulation a été fidèlement observée dans les caravanes de 1728, 1732, 1737, 1741, 1746 et 1755, les seules qui aient été expédiées. En 1762, Catherine II renonça par un édit solennel à ce privilège; et ce sacrifice qu'elle faisait à ses peuples ne devait pas lui coûter beaucoup.

Avant cette renonciation, il partait de temps en temps de Pétersbourg une caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, était reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortaient jusqu'à la capitale de

l'empire. Là tous ceux qui la composaient étaient enfermés dans un caravansérai, où ils étaient obligés d'attendre que les marchands chinois vissent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenaient la route de leur patrie, et se trouvaient sur les bords de la Baltique trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportait la caravane n'auraient eu que peu de valeur. Mais comme ce commerce était pour le compte de la cour, et que la vente s'en faisait toujours sous les yeux du souverain, les moindres objets acquéraient du prix. Être admis à cette espèce de foire était une grâce que le despote n'accordait guère qu'aux gens en faveur. Tous voulaient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissait en poussant follement les enchères, et en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette basse émulation, les objets offerts étaient si peu importants, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne passait que très-rarement cent mille écus.

Le même traité qui réglait ces caravanes régla le commerce des particuliers. Antérieurement aux troubles, il leur était permis de porter leurs marchandises sur la partie des frontières où ils pouvaient espérer de les mieux vendre. En 1727, on les borna à deux marchés, Zouroukhaitou et Kiakhta.

Zouroukhaitou est situé sur la branche occidentale de l'Argoun, à peu de distance de sa source. Aucun négociant n'est établi dans ce fort russe. Au mois de juillet les Sibériens s'y rendent d'un côté, et les Mogols de l'autre. Les échanges y furent toujours peu considérables. Il en a été autrement à Kiakhta, séparé par la rivière de ce nom de la ville chinoise de Maïmatchim.

La dépouille des loutres de mer, des renards, des zibelines, des écureuils gris, des hermines, des agneaux de Boukharie, des moutons d'Astracan, des loups, des ours, des castors, est la plus riche marchandise des comptoirs russes. Mais il faut aussi compter pour quelque chose les étoffes de laine, les toiles, les cuirs, les miroirs, l'étain, la quincaillerie, qui sortent de cet entrepôt.

Maïmatchim paie ces objets variés avec de la soie écrue et travaillée, avec du coton en nature et tissu, avec du thé vert et boué, avec des peaux de tigre et de panthère, avec des porcelaines, des vernis, des éventails, du musc, du sucre et de la rhubarbe. Les combinaisons de ce commerce se font toutes par échanges. Les Russes ne donnent jamais des métaux, et il est rare qu'ils en reçoivent. Les ventes et les achats réunis se sont assez souvent élevés à quinze ou seize millions de livres.

Les marchandises chinoises arrivent, sur des chameaux, de Pékin à la grande muraille en cinq jours; et de là, à travers le désert des Mogols, en

quarante - six jours à Kiakhta. C'est assurément un grand espace, mais qui n'est rien, si on le compare à celui que les Russes sont forcés de parcourir.

Ces derniers se rendent de Pétersbourg à Moscou, et de Moscou à Tobolsk par terre. Ils pourraient, ce semble, s'y embarquer sur l'Irtich, et, de rivière en rivière, se trouver à leur destination. Des expériences répétées leur ont appris que cette voie était impraticable. Heureusement pour eux, la saison leur rend facile l'usage des traîneaux, qu'on charge successivement des fourrures rassemblées sur la route, comme de ce qui y avait été antérieurement placé. Ils arrivent enfin à Kiakhta dans le mois de février, époque qui y réunit les marchands chinois.

Le transport des marchandises que les Russes ont reçues en retour des leurs n'éprouve pas les mêmes difficultés. On leur fait descendre la Selenga, l'Angara, la Toungouska, le Ket et l'Obi jusqu'à sa jonction avec l'Irtich. On remonte ce fleuve jusqu'à la capitale de la Sibérie, d'où l'on se rend à Moscou et à Pétersbourg par terre.

Cependant tous les objets portés à Kiakhta ne suivent pas cette route. On sait que les Russes découvrirent et soumirent le Kamtchatka il y a près d'un siècle; on sait qu'ils ont depuis fréquenté quatre ou cinq groupes d'îles situées dans les parages de cette péninsule; on sait qu'ils ont

même formé deux établissemens sur les côtes occidentales du Nouveau-Monde. Les belles pelleteries de ces régions sauvages sont portées tantôt par eau et tantôt par terre jusqu'au lac Baïkal, où la Selenga, qui s'y perd, les reçoit pour les conduire jusqu'auprès de Kiakhta.

Ce grand marché est fermé depuis 1781. Ce sont les imprudences et les hauteurs des Russes qui en ont fait cesser le mouvement. Le cabinet de Pétersbourg s'agite, dit-on, pour lui rendre la vie; il est douteux s'il réussira.

Les communications entre la Chine et la Russie n'étaient pas interrompues lorsque Pierre 1.^{er} voulut s'emparer des rivières des deux Boukharies, qui la plupart charrient des paillettes d'or, et dont la possession pouvait lui donner une part plus ou moins considérable au commerce des Indes orientales. En 1717, on dirigea les premiers efforts vers le fleuve Sihon. Ils ne furent pas heureux. Les Ousbecks massacrèrent le chef des deux mille cinq cents hommes chargés de cette entreprise. Un grand nombre de soldats eurent la même destinée; d'autres restèrent prisonniers. Le peu qui avait échappé regagna Astracan, d'où le détachement était sorti.

On avait oublié ce désastre, lorsqu'en 1735 les habitans des deux Boukharies souhaitèrent eux-mêmes de former des liaisons avec la Russie. On démêla la même inclination dans les Kalmoucs, dans les Kirghis, dans les Baskires, dans d'autres

hordes plus obscures ou moins nombreuses. Pour encourager ce désir inattendu, l'impératrice Anne fit bâtir trois ans après Orenbourg au confluent de l'Or et de l'Iaik. La position n'en ayant pas été jugée heureuse, la nouvelle ville fut transférée, en 1742, un peu plus bas sur l'Iaik seul.

Ses premiers habitans furent proprement des malfaiteurs condamnés, dans les différentes provinces de l'empire, aux travaux publics. Avec ce qu'ils avaient de force, avec ce qu'ils avaient d'industrie, on éleva des maisons, on éleva des magasins, on éleva des fortifications. Le nombre de ces malfaiteurs s'accrut à mesure qu'augmentait le genre d'occupation qui leur était destiné, que d'autres objets d'une utilité plus ou moins générale s'y joignirent. Ils forment encore la plus grande partie de la population, sans pouvoir être accusés d'avoir jamais excité de trouble. Une discipline sévère les contient dans l'ordre, et le salaire qu'ils reçoivent du gouvernement comme des particuliers rend leur condition supportable.

Quelle qu'en soit la raison, Orenbourg n'a compté jusqu'à ce jour que peu de citoyens. Cette répugnance à s'y fixer ne l'a pas empêché de devenir rapidement le centre d'un assez grand commerce. Il a dû cette prospérité à son heureuse position, à l'immense éloignement des autres marchés, au besoin pressant qu'avaient des peuples errans ou sédentaires de communiquer entre eux, à la sagesse qu'à eue le fisc de s'y relâcher

des droits énormes qu'il exige dans ses autres douanes. A peine la saison favorable aux voyages sur cette vaste partie du globe approche, que tout est en action dans une étendue immense de pays. Rendus ordinairement en caravanes dans l'entrepôt commun, les marchands russes, les marchands étrangers, font leurs échanges avec une célérité dont un long espace parcouru, un long espace à parcourir, leur font une loi indispensable.

Les Tartares tirent les objets de leur commerce de l'Indostan, de la Chine, de leur propre territoire. Ce sont des diamans, de l'or, de la soie, des toiles blanches ou peintes avec plus ou moins de soin; des étoffes moitié soie et moitié coton; du coton en laine ou filé; une grande quantité d'excellente rhubarbe, que le gouvernement, seul marchand de cette production, vend le double de ce qu'elle lui a coûté; les belles taloupes de petits agneaux, dont on a éventré les mères; des peaux de tigre et beaucoup de fourrures communes; du poil de chameau; dix à douze mille chevaux vigoureux mais petits et sans grâce; cinquante à soixante mille gros moutons, dont la chair se consomme sur les bords du Volga, et dont le suif est embarqué à Pétersbourg pour toutes les rades de l'Europe.

De leur côté les Russes donnent une grande quantité de cuirs, beaucoup d'ustensiles en fer et en cuivre, toutes sortes de drogues pour les teintures, des peaux de loutre et de castor, du

corail, de la verroterie, quelques parures pour les femmes, un peu de sucre, et des draps fins ou grossiers en rouge ordinaire ou en écarlate.

Indépendamment des échanges avec les Russes, les Tartares en font entre eux d'assez considérables.

Si Orenbourg se remplit jamais de négocians actifs, honnêtes, riches et sédentaires; s'ils y établissent les arts grossiers, qui manquent généralement dans ces contrées; s'ils y élèvent quelques manufactures communes et de l'usage le plus universel, la destinée de ce moderne établissement sera un jour très-brillante. Voyons ce que peut devenir celui d'Astracan.

Le royaume qui porte ce nom commence au quarante-troisième degré et demi de latitude, et finit vers le cinquantième. Il borde la mer Caspienne. Ce fut dans les siècles les plus reculés la voie par laquelle l'Asie et l'Europe communiquèrent ensemble. Depuis que le commerce a changé de route, les relations à travers un espace immense et de grands déserts ont paru fabuleuses, malgré les nombreuses traditions qui en ont perpétué le souvenir, et les monumens très-authentiques qui les attestent. Ce pyrrhonisme pourra paraître outré.

Il y eut, et dans tous les temps il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est cu-

rieux, il désire de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse; on cherche des ignorans et des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns, sans courage et sans vertus, ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, et qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes ajoutez celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse et la fréquence des peines infamantes, qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien et regarder ses semblables en face.

La conquête d'Astracan par Gengiskan, par Tamerlan, et le passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, avaient arrêté le mouvement qui donnait quelque éclat à cette région, lorsqu'en 1554 les Tartares qui l'occupaient, tourmentés par leurs troubles civils, se rendirent tributaires de la Russie, et ne tardèrent pas à devenir ses sujets. Bientôt, mécontents d'une dépendance si opposée à leur caractère et à leurs habitudes, ils se jetèrent dans les bras des Turcs; mais les secours que la Porte leur envoya en 1569 furent détruits ou dispersés. Depuis cette tentative inutile, il n'y eut qu'un soulèvement dans la province. Réunie au corps de l'état, elle végéta comme le reste de l'empire dans l'ignorance, dans l'inertie et dans la misère.

Pierre 1^{er} eut à peine assuré sa prépondérance dans le nord de l'Europe, qu'il tourna ses vues vers l'Asie. En 1725, il s'y empara de trois provinces de Perse, situées sur les rivages de la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, d'autres causes peut-être, détruisirent la plus grande partie des forces chargées de la défense de l'acquisition, et en 1736 on jugea convenable de retirer le peu qui restait de cette milice infortunée.

La cour de Petersbourg paraissait avoir oublié un commerce qui l'avait si vivement occupée, lorsqu'un Anglais nommé Elton forma en 1741 le projet de le donner à sa nation. Cet homme

servait en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga et par la mer Caspienne les draps de son pays dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, et dans une grande partie de la Tartarie. Ces étoffes devaient être payées avec les marchandises du pays que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisaient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie anglaise de Moscovie, et le ministère russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier anglais avait-il ouvert la carrière, que Nadir-Chah, auquel il fallait des instrumens hardis et actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, et à acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. Le cabinet de Pétersbourg, aigri par cette trahison, révoqua en 1746 tous les privilèges qu'il avait accordés.

La mort violente de Nadir-Chah, qui replongea plus que jamais les états du sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'était un préliminaire nécessaire pour rouvrir le commerce avec la Perse et avec les Indes. Mais il ne suffisait pas. Les Arméniens opposaient au succès une barrière presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons formées de temps immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux

plus vastes spéculations, une telle nation ne pouvait pas être aisément supplantée. La cour de Russie ne l'espéra pas. Aussi chercha-t-elle à grossir le nombre de ces habiles négocians, très-anciennement établis à Astracan.

Leur multiplication y produisit quelque effet, mais non aussi rapide que Catherine II le désirait. Pour l'accélérer, cette princesse reprit en 1782 le projet d'un établissement en Perse, mais mieux placé que celui qu'il avait fallu abandonner. Ses vues s'arrêtèrent sur Astrabat, le seul port de la mer Caspienne accessible aux grands vaisseaux; le seul qui jouisse d'une température agréable; le seul dont le climat soit sain; le seul où les vivres et les bois de construction soient abondans; le seul qui offre des pêcheries importantes. C'est beaucoup, et ce n'est pas tout. De cette ville limitrophe du pays des Turcomans, les caravanes se rendent en peu de temps dans les villes les plus importantes de la Perse: dans quinze jours en Boukharie, en un mois au sein Persique, dans cinq semaines à Moultan et dans d'autres grands marchés de l'Indostan.

L'agent de la cour de Russie, qui ne devait, dit-on, employer que les voies de la persuasion pour jeter les fondemens du grand édifice qu'il fallait élever, agit à son débarquement en despote. Le kan de la province, qui était alors occupé d'une guerre éloignée, se rapprocha de sa capitale, mit Vaïnovitz aux fers, le renvoya à ses commettans,

et détruisit les fortifications que cet imprudent officier avait commencées.

Tout porte à penser que la cour de Russie reprendra un peu plus tôt un peu plus tard cet important projet. Si comme elle le peut, si comme son intérêt l'exige, ses soins parviennent à rétablir le calme dans la Perse bouleversée depuis près d'un siècle par les plus étranges révolutions dont l'histoire ait conservé le souvenir, les richesses de cet empire, les richesses de l'Inde, les richesses des plus florissantes contrées de l'Asie, arriveront en grande partie en Europe par le canal d'Astracan. Alors seront dérangées les spéculations de nos nations maritimes et commerçantes, qui ont principalement fondé leur fortune sur cette immense branche de commerce. Ces puissances nous paraissent devoir être moins alarmées des changemens survenus dans la mer Noire.

Il est généralement connu que le Pont-Euxin fut très-fréquenté par les anciens Grecs, et que c'était une des voies par lesquelles ils communiquaient avec la Perse et avec les Indes. Constantinople continua ces relations jusqu'à ce que la décadence de l'empire les eût fait tomber dans les mains des Génois établis à Caffa. Les Turcs interceptèrent cette communication sans se l'approprier. Pierre 1^{er}, voyant la Porte engagée dans une guerre désastreuse contre la Pologne, contre Venise, et contre l'Autriche, crut pouvoir ressusciter ce commerce, et s'empara en 1696 d'Asof,

situé vers l'embouchure du Tanaïs, à l'extrémité des Palus-Méotides, qui se déchargent dans la mer Noire. La pacification de 1699 le maintint dans sa conquête; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Les Ottomans voyaient avec chagrin qu'au voisinage de leur capitale une importante forteresse, de bons ports, une marine militaire, étaient dans les mains d'une puissance qui devenait de jour en jour plus formidable. Ils l'attaquèrent en 1710, et eurent contre elle d'assez grands succès pour la faire renoncer aux acquisitions qui leur causaient un si juste ombrage.

Catherine II a repris un système dont le créateur de la Russie fut forcé de se désister. L'intrigue, la corruption, la victoire, la mort de deux cent mille hommes, le sacrifice de cinq ou six cent millions de livres lui ont donné Asof, la Crimée, Oczakof, quelques défilés dans le Caucase, l'empire de la mer Noire, et la liberté de faire passer des navires marchands de ce golfe orageux dans la Méditerranée.

C'est beaucoup aux yeux de la multitude; dans la réalité ce n'est rien. Les contrées asservies étaient désertes ou le sont devenues. A peine voit-on trente ou quarante mille habitans sur ce vaste espace, pour lequel on a renouvelé le nom de *Chersonèse taurique* qu'il portait anciennement. Peu de ces malheureux sont artisans ou laboureurs. Il est douteux si le vin de Hongrie, si les vers à soie qu'on cherche à naturaliser pros-

péreront. On ne voyait avant la conquête que deux ou trois bourgades dans tout le pays. La seule ville qu'on y ait bâtie a été placée à quatre-vingt-dix verstes de la mer, dans un lieu marécageux, sur la rive droite du Dnieper, que les bâtimens, même de commerce, ne peuvent remonter. La place trop vaste peut-être, mais assez régulièrement fortifiée, compte à peine deux millé citoyens; mais ce vide est en quelque manière comblé par une nombreuse garnison, par les étrangers que les affaires attirent, par trois ou quatre mille ouvriers de toutes les nations continuellement occupés dans les chantiers à la construction des vaisseaux de guerre, qu'avec des dépenses énormes et de très-grands risques il faut faire arriver au port de Sébastopol, seul capable de les recevoir.

Le commerce dont la cour de Pétersbourg paraissait se promettre de si grands avantages n'a pas fait jusqu'ici des progrès rapides. La Crimée ne lui fournit qu'une grande abondance de sel, des fourrures d'agneaux noires ou grises, très-recherchées; des draps de poils de chameau d'un assez bon usage, des salaisons, auxquelles il ne manque qu'une meilleure préparation pour être excellentes. Il arrive de la Servie, de l'Ukraine, de la Pologne, des grains, de la cire, du lin, du chanvre, des mâtues et quelques autres objets moins importants. Ces productions se réunissent à Kher-son, qui est la cité nouvelle. De cet entrepôt, une petite quantité est portée dans l'intérieur

des terres. La plupart embarquées dans des bâtimens étrangers portant pavillon russe, passent dans la Méditerranée, où elles sont échangées contre du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, des fruits et des étoffes.

Dans ce territoire très-étendu, le revenu public n'excède pas deux millions de livres. Il est formé par le monopole du sel, du tabac, de l'eau-de-vie, et par le produit des douanes.

Combien cette somme doit être insuffisante pour l'entretien d'une flotte assez nombreuse pour dominer dans ces parages, pour la solde d'une armée capable de résister aux Turcs et de couvrir les lignes du Caucase, qui s'étendent depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne! Si la cour de Pétersbourg s'est décidée à un accroissement de dépense qui nous paraît au-dessus de ses moyens, ce ne peut être que dans l'espoir de chasser un jour de l'Europe, et peut-être de l'Asie, les Ottomans dégénérés. Mais cette ambition est connue, et la Porte trouvera des protecteurs. Quoi qu'il arrive, la Russie n'en sera pas moins une des plus grandes puissances du globe.

Cet empire, qui, comme tous les autres, eut de faibles commencemens, est devenu avec le temps le plus vaste de l'univers. Voltaire lui donne cent onze mille lieues carrées; Busching, trois cent mille; Lévésques, cinq cent vingt mille, et Lelercle lui en accorde neuf mille trois cent soixante-quinze, c'est-à-dire un peu plus que le sep-

xx.
Étendue,
gouverne-
ment, popu-
lation, reve-
nus de la
Russie.